

Première partie

=====

COMPOSITION ET CARACTERES GENERAUX DU PEUPLE PROTESTANT

Il n'est pas possible de définir la vie, les moeurs, et la mentalité de cette communauté, sans se référer certes à l'histoire, mais aussi à l'environnement : Christian MAZEL, pasteur à l'Oratoire du Louvre évoque ses souvenirs sur la région (1) : "Il y a un rapport entre la population et son environnement : le paysage est austère six mois de l'année en noir et blanc : blanc de la neige, noir des sapins, sol volcanique, manque de calcaire... les orages sont violents (2), il y a souvent des gens foudroyés. Cela prouve une certaine façon d'être grave".

Au-delà des orages estivaux, nous aurons à revenir sur l'aspect de cette nature au climat rigoureux et au sol ingrat (3) qui aura contribué à forger la physionomie de ce peuple.

Le Docteur L. MATHIEU souligne avec insistance : "cette nature difficile... a façonné les corps et les âmes ainsi que le caractère des habitants" (4).

I - Un peuple à la physionomie particulière

A travers le costume, le langage, la maison, la nourriture, je vais tenter de tracer un portrait initial comme déjà certains témoins de passage l'ont brossé : au milieu du XIXe siècle, le vivant journal de DELETRA (5) donnait une description du plateau et de ses gens (6) : "... Le plateau possédait des moeurs particulières, inexistantes ailleurs, en contraste total avec celles des régions périphériques... à l'oeil nu on distinguait un protestant d'un catholique".

.../...

(1) J-P RICHARDOT : "Le peuple protestant français aujourd'hui".

(2) Pour plus de précisions, se reporter à l'ouvrage d'A. BALDIT : "Orage, grêle et foudre dans la Haute-Loire" publication de la Société des Etudes locales n° II - LE PUY (1932).

(3) Cf. Première partie, 2ème alinéa. (a).

(4) "La Paroisse de ST VOY de BONAS"

(5) En 1841, un jeune pasteur suisse F. DELETRA, fut mis à la disposition des églises réformées de ST VOY et du CHAMBON par une société de GENEVE ayant pour but l'évangélisation des protestants disséminés. Sa mission consistait à aller vers les disséminés, faire des cultes, éviter tout prosélytisme et tout conflit avec les sociétés dissidentes.

(6) DELETRA parcourt alors le plateau. Au-delà des tensions religieuses, il laisse un journal qui donne une description anecdotique mais concrète de la Montagne au XIXe siècle : "Journal de ma tournée de prédication dans le Vivarais en 1841" : cette description reste très valable pour la fin du XIXe et le début du XXe siècle. (A.S.H.M.)

De même en septembre 1924, un ancien instituteur de la région (7) écrivait dans "l'Echo de la Montagne" (8) :

"... A cinquante mètres, on distingue facilement à l'oeil nu un protestant d'un catholique de la région."

a) Le costume :

Les renseignements recueillis sur le vêtement proviennent essentiellement de témoignages oraux (9).

Dans la région, le costume reste sombre (10), pas ou peu de fantaisie. On distingue nettement chez les protestants de FREYGENET l'habit quotidien de travail et la tenue du dimanche.

Pendant la semaine, on voit ces femmes du début du siècle portant sur un jupon ordinaire de longues jupes noires très froncées à la taille (11), un corsage de drap (12) également noir, très ajusté et fermé au cou par un petit col en dentelle. Le tablier, toujours de la même couleur, est muni de vastes poches et porté en toutes saisons. On enfle des bas de laine, tricotés à la maison ; mais les culottes ouvertes restent peu efficaces pour lutter contre le froid. Seul, l'immense châle, genre cachemire que l'on maintient sur les épaules et les mantilles (13) des jeunes permettent de combattre les assauts du rude climat. Pour les femmes, comme pour tous, il est de rigueur de chauffer les hauts sabots sans bride fabriqués au cours de l'hiver par les hommes de la maisonnée. A cette tenue féminine plutôt austère, s'ajoute la traditionnelle coiffe qui rehausse un peu le tout.

.../...

- (7) Pierre FERRIER, lorsqu'il écrit, est instituteur à MERCOEUR (Haute-Loire). Il retrace dans l'Echo de la Montagne, des souvenirs vécus sur le plateau dans la rubrique : "En cheminant en pays cèvenol" (Témoignages précieux sur la vie et les mœurs de la région). (A.S.H.M.)
- (8) E. de la M. (1917 - 1929)
- (9) Les témoins ont quelquefois du mal à se remémorer l'aspect du costume au début du siècle. Ils semblent avoir perdu avec l'évolution du vêtement l'exactitude de leurs souvenirs d'enfant. Mais ces informations sont au moins basées sur une dizaine de témoignages concordants.
- (10) Certains témoins font une distinction avec le costume catholique qui leur paraît beaucoup plus coloré.
- (11) On insiste sur l'aspect peu pratique de ces jupes qui balayaient le sol et gênaient les femmes dans leur travail.
- (12) ou "tâla"
- (13) Capes très larges et foncées arrivant jusqu'à la taille.



Visages typiques
(Liv. or Eccl. F.)



C'est une coiffe que l'on porte régulièrement jusque vers 1910/1920 (I4) : elle est en mousseline blanche, attachée à la manière d'un bonnet sous le menton par de larges rubans, et ornée parfois de cocardes (I5).

Le dimanche, le vêtement féminin se trouve modifié : "On s'habille !". On remplace "l'estofa" (I6) grossière des tenues quotidiennes par un corsage et une robe faits d'un tissu de laine et de soie. Ce jour-là peut-être, les jupes sont moins sombres, lie de vin, ou marron ; on porte alors de beaux tissus granités. Certaines femmes plus aisées se rendent au temple chaussées fièrement de hauts souliers gracieux avec boutons et crochets. Les autres portent des sabots de bois avec aussi de hauts talons. La coiffe du dimanche, plus travaillée, voit s'ajouter dans l'entre-deux, un ruban bien large : à FREYCENET, les témoignages concordent pour distinguer la coiffe protestante de la coiffe catholique (I7) : "On reconnaissait les femmes de l'autre confession à l'allure de leur coiffure, une espèce de bonnet avec un gros noeud ou un ruban de velours noir, et parfois de couleur".

Peu de bijoux, si ce n'est la traditionnelle croix huguenote et parfois une grosse broche accrochée au corsage.

Bien que modeste, ce qui retient l'attention dans le costume, c'est la remarquable netteté des habits et l'admirable blancheur des coiffes (I8), propreté que les témoins soulignent comme étant une des caractéristiques de leur communauté (I9).

.../...

(I4) Les femmes au cours du XXe siècle ne porteront plus leur coiffe que pour aller au temple, puis celle-ci disparaîtra peu à peu. Les jeunes filles lui substitueront très tôt le chapeau de paille. On peut lire dans l'Echo de la Montagne de décembre 1923 déjà ceci : "La dentelle s'en va avec les coiffes de nos aïeules".

(I5) T. : "Au XIXe siècle, les coiffes étaient ouvragées, façonnées en hauteur

(I6) Nom donné à une étoffe grossière de laine fabriquée par les tisserands de la Haute-Loire.

(I7) "D'après la forme de sa coiffe, on reconnaîtra très facilement si une femme est catholique ou si elle appartient à la religion réformée". Pierre FERRIER cf. note 7 page 6 - Echo de la Montagne 1917/1929.

(I8) "... le reste de leur costume n'a rien de remarquable qu'une grande propreté" DELETRA cf. notes (5) et (6) page 5 "Journal de ma tournée de prédication dans le Vivarais en 1841".

(I9) Nous aurons à revenir souvent sur ce phénomène de la propreté qui semble marquer la vie de ce peuple.



Couple en costume du dimanche - début du XX^e s.
(Archives privées.)

En ce qui concerne le costume masculin, les renseignements sont plus restreints : le vêtement des hommes a moins varié. On porte tous les jours des pantalons de velours côtelé ou encore des "braïas". On se couvre pour travailler d'un large tablier bleu de boucher et on enfle seulement les blouses amples, toujours bleu foncé, pour aller au marché et éviter de se salir en passant au milieu des bêtes (20) ; sur la tête, un chapeau de paille à large bordure ou une simple casquette.

Le dimanche, on a du mal à reconnaître à la sortie du temple, les travailleurs de la semaine : à la fin du XIX^e siècle, on voit encore les longues vestes coupées aux reins (21), faites de drap tissé à la maison avec un fil de laine et un fil de coton (22), le tout complété d'un gilet et parfois d'un plastron, des sabots teints aux motifs sculptés et un chapeau en feutre noir à large bord que l'on daigne ôter seulement une fois arrivé au temple (23).

Au cours du XX^e siècle, si les souliers en cuir ont remplacé les sabots, on réserve toujours pour le dimanche un costume de choix.

Il semble que l'on ait moins de mémoire en ce qui concerne la tenue vestimentaire des enfants : pour les garçons, des pantalons à "tombereau" (24), pour tous, l'habituel tablier à manches et les petites pélerines sombres pour aller à l'école. On se rappelle surtout de la neige qui s'amoncelait sous les sabots et qu'il fallait "taper" à plusieurs reprises pour ne pas être déséquilibré.

Le dimanche, on a soin de laver l'unique tablier, s'il existe, afin de franchir dignement l'entrée du temple.

On retiendra dans l'aspect du vêtement, ces cinq caractéristiques : sévérité, rigueur, simplicité, discrétion et soin.

On retiendra aussi dans l'opposition au costume catholique, les différences au niveau du coloris, de la coiffe des femmes, de la bonne tenue.

On retiendra enfin l'antique respect du "Jour du Seigneur" que l'on marque aussi avec souvent une certaine humilité, par la modification dans l'habit.(25).

.../...

(20) Voir note (19) page 7

(21) la redingote.

(22) Les costumes sont ordinairement confectionnés par des tailleurs : lorsqu'on voulait un complet, on portait son drap. Pour les femmes, il y a une couturière attitrée dans le village.

(23) T. : "On n'allait jamais au temple tête nue".

(24) Culotte en une pièce, boutonnée de chaque côté par deux boutons.

(25) D'autres actes, nous le verrons, symbolisent le dimanche.

b) Le langage :

La faible documentation que j'ai pu obtenir à ce sujet ne me permet pas de développer ce paragraphe comme je l'aurais souhaité. Il m'a semblé toutefois important à travers les témoignages, de faire ressortir cet élément spécifique que constitue "le parler" de nos gens.

"Le patois protestant était différent de celui des catholiques, il y avait une distinction au niveau de l'accent", disent les témoins de FREYCENET (26). On peut lire dans les récits de Pierre FERRIER en 1924 : "... A peu de distance, le parler et l'accent offrent aussi de grandes différences" (27). Jean-Claude GOUY nous informe de la différence de prononciation du patois entre catholiques et protestants jusqu'au milieu du XIXe siècle (28). Pour plus de précisions, il nous reporte aux travaux qu'a effectué P. NAUTON sur "Le patois des protestants du Velay" (29) : ce spécialiste a décelé sur le plateau du Meygal un "îlot de conservatisme" où les protestants vivant en vase clos, ont conservé à l'état stable leur patois du XVIe siècle et se sont différenciés peu à peu des catholiques soumis à évolution. Au XIXe siècle et pendant la première moitié du XXe siècle c'est donc aux nuances du parler que l'on peut reconnaître en son interlocuteur un "huguenot" d'un "messard". Au-delà de toutes constatations, le travail de P. NAUTON reste le seul qui m'ait offert une explication quant à la particularité du langage.

c) Le cadre de vie : la maison (30)

Le village de FREYCENET présente un aspect à peu près semblable à tous les villages des alentours : gris uniformément avec les quelques tâches rouges des encadrements de fenêtres, les bâtisses étendues de chaque côté de la route et au centre, la fontaine, le temple et l'école que l'on confond souvent avec l'ensemble des habitations (31).

.../...

- (26) Différence remarquée entre FREYCENET et SAINT-JEURES : ce qui, notons-le, n'était pas pour faciliter les relations entre les deux communautés.
- (27) Voir note (7) page 6 - E. de la M. septembre 1924.
- (28) Cahiers de la Haute-Loire (1970) "Protestants et catholiques en Haute-Loire au milieu du XIXe siècle".
- (29) Atlas linguistique et ethnologique du Massif Central - Tome III Archives de la bibliothèque municipale de SAINT-ETIENNE.
- (30) De nombreuses informations proviennent de souvenirs testimoniaux qui gardent des images très précises de l'atmosphère de l'habitat. Actuellement, malgré quelques modifications, le cadre a peu changé.
- (31) En 1952, on construit à FREYCENET une longue bâtisse blanche au toit rouge, la nouvelle école dont le village est si fier. (Liv. Or Ecl. F.)

Les maisons ont subi une modification depuis le XIXe siècle. Les toits anciens de chaume ont à peu près disparu au XXe siècle. L'allure et la disposition ont changé aussi : les anciennes constructions sont basses avec deux pentes différentes de toit et l'énorme cheminée de côté, des fermes aux murs épais, solidement bâties en pierre de taille du pays d'un gris foncé, le toit recouvert de lauzes bleues (32) du Meygal ou du Lizieux, ne prennent jamais la mousse. En bas, se trouve l'étable longue, peu claire, à l'atmosphère si tiède, ne recevant la lumière du jour que par une vitre encastrée dans la porte cochère (33). L'habituelle levée de grange permet de rentrer commodément le foin au-dessus de l'étable : "Il fallait des habitations pour lutter contre le froid" disent les témoins. Outre les murs épais et le peu d'ouverture, la proximité du foin et de l'étable promet un apport de chaleur, de telle sorte que les hommes et les bêtes vivent ensemble. La cuisine est contiguë à l'écurie, séparée juste par une cloison en planches : là, on a installé un lit pour le vacher ou un des nombreux garçons de la famille (34). A côté de la cuisine, une petite pièce appelée "cabinet" complète la disposition de l'intérieur.

Mais la cellule principale, celle où se réunit toute la famille pour le repas ou la veillée, c'est la cuisine : on se souvient encore à FREYCENET de cette atmosphère sombre, embuée mais chaleureuse (35). Par terre, des dalles et quelquefois, de la terre battue ; aux solives, pendent des saucissons, du lard, des paniers. Tout autour de la pièce, des boiseries teintes en sombre masquent l'existence de placards de rangement ou dissimulent dans son fond un lit fermé comme une armoire par deux battants (36). C'est ici que généralement les parents dorment, afin d'avoir plus chaud (37).

.../...

(32) Ardoises : pierres plates phonolites qui proviennent de l'ancien volcan qui domine le village (Le Lizieux)

(33) Description d'une étable dans l'article "Scène de chez nous, étable cévenole" - E. de la M. décembre 1924.

(34) Il y cinquante ans seulement, certains témoins se souviennent avoir vu contre cette cloison un lit placard que l'on appelait peut-être "la soste".

(35) "... dans la cuisine étroite, où parfois toute la famille vit, mange et dort, c'était une atmosphère surchauffée, épaissie de poussière et de fumée, imprégnée d'odeurs malsaines" Article "Causerie du docteur" - E. de la M. décembre 1909.

(36) Les lits placards.

(37) Au début du siècle, on dort sur des paillasses en feuilles de fayard (gros arbre aux feuilles rondes et rouges). On ramasse les feuilles en automne, puis on les nettoie. Par un beau jour, on gonfle la paillasse. Cette pratique se fait jusque vers 1910 : les paillasses font place aux matelas puis apparaissent les sommiers.

On se souvient encore de l'âtre imposant, profond, qui occupe la plus grande partie de la cuisine, avec ses "chenaux", sa grosse marmite en fonte pendue à la crémaillère, la poêle posée sur un trépier : tout cela dispense un air enfumé au travers duquel, on distingue peu de mobilier, juste l'essentiel : dans un coin, on entend le va et vient incessant de l'horloge, au fond de la cuisine, l'unique meuble consiste en un vaisselier, au centre, une longue table rectangulaire bordée de chaises empaillées pendant les veillées d'hiver.

Peu de décoration, rien ne montre que cette ferme est habitée par des protestants si ce n'est le traditionnel calendrier mural de l'église réformée dont on effeuille chaque jour les pages garnies d'un verset de la Bible (38), et peut-être une croix huguenote ou un livre saint laissé là dans un coin.

Les témoins pourtant sont formels sur un point : "ce qui distinguait les intérieurs des protestants de ceux des catholiques, c'était la propreté des maisons". Toutes les informations à ce sujet concordent en de nombreuses anecdotes (39). J-C GOUY dans son travail sur "Les catholiques et les protestants en Haute-Loire au milieu du XIXe siècle" (40) fait remarquer la propreté des fermes réformées comme étant un des signes distinguant les deux communautés : on pense ici que la bonne tenue des maisons venait peut-être du fait que les protestants étaient plus instruits que les catholiques (41) ou peut-être du fait de la venue de pasteurs suisses dans la région qui auraient importé de leur pays des mesures d'hygiène et de convenance. (42).

Bien qu'au cours du XXe siècle, l'habitat se soit modifié, l'ancien cohabite toujours avec le nouveau. Les maisons basses ont fait place à quelques hautes constructions à un ou deux étages auxquels on

.../...

(38) Ce calendrier est resté dans toutes les fermes.

(39) T. : "Un médecin venant d'YSSINGEAUX fut émerveillé par la propreté du village".

(40) Cf. note (28) page 9.

(41) Cf. première partie 3ème alinéa.

(42) Les pasteurs suisses auraient peut-être introduit les rideaux chez les protestants avant les autres. Les protestants étaient très informés en ce qui concerne l'hygiène comme en témoigne "La causerie du Docteur" E. de la M. décembre 1909 : "... Assainissez donc vos maisons en les tenant propres et en y laissant pénétrer l'air et le soleil".

accède par un escalier, mais dont il reste les toits de pierre plate, les murs épais, la levée de grange, la proximité de l'étable et les entrées et fenêtres réduites. "L'intérieur s'est peuplé aussi de fourneaux, d'étagères, de postes, de réchauds à gaz, mais on conserve souvent la cheminée et les placards... tapissant les parois, et cachant quelques-uns de ces lits profonds" (43).

d) La manière de se nourrir (44)

Les produits consommés proviennent essentiellement de la ferme. On est pauvre à FREYCENET, mais si les repas sont peu variés, du moins ils sont consistants pour les travailleurs.

On distingue très nettement la nourriture quotidienne de la nourriture du dimanche.

On absorbe ordinairement une nourriture grasse, lourde : la soupe aux choux avec un morceau de lard et de fromage à midi, des pommes de terre des champs, quelquefois coupées en lamelles et frites à la poêle avec du "sarrassou" (45) le soir. La seule viande que l'on consomme provient du porc que l'on engraisse durant six mois (46) ; le cochon, animal résistant, offre de plus des morceaux variés : saucisson, saucisse, filet, jambon, lard. On accompagne au début du siècle ses repas avec un pain de seigle, pétri à la main, au levain et cuit dans le four du village (47) : ce jour est attendu avec impatience par les enfants car on en profite pour faire des gâteries ; ainsi, jusqu'à la nuit, les gamins guettent, accroupis au pied du four, la fin de la cuisson : enfin, on retire encore fumantes, la "douce" (48) et "l'escoubasse" (49) sous les yeux avides des petits. Les fantaisies reviennent peu souvent, il est vrai : pour certaines maisons, c'est l'"abeli" fait avec des oeufs, du riz, de la crème et du lait.

.../...

(43) Liv. Or. Ecl. F.

(44) Les renseignements proviennent essentiellement des témoignages oraux.

(45) Petit beurre.

(46) Tout le monde au village élève des porcs : "la tuaille", vieille coutume, constitue au début de l'hiver une fête familiale importante. cf. première partie 2ème alinéa (b)

(47) Chacun apporte deux fagots pour chauffer le four commun et on cuit quatre ou cinq tourtes de pain de seigle de 5 kg chacune. La cuisson se renouvelle à peu près tous les 15 jours. Vers 1914, lorsqu'un boulanger vient s'installer à FREYCENET, on lui porte encore la farine et on lui paie la cuisson.

(48) Espèce de gâteau où entre uniquement la farine, l'eau, les pommes de terre, les pommes. (Liv. Or. Ecl. F.)

(49) En patois : une galette de pâte levée (Liv. Or. Ecl. F.)

Mais dans toutes les familles de FREYCENET, mis à part les jours de fête, c'est le dimanche que l'on améliore sa table : bien entendu, chacun illustre le repas à sa façon et suivant ses ressources : chez certains, on achète ce jour-là de la viande de boucherie (50), on tue une volaille, un lapin, et le soir, on met parfois de la soupe au riz.

Il faut remarquer que les hommes boivent peu chez eux, mais le dimanche, les jours de fête et de foire, on s'enivre facilement.

Il reste une nourriture simple qui sera améliorée par l'installation des épiciers, des boulangers, et le passage des voitures de boucher et des marchands de légumes dans la première moitié du XXe siècle.

2 - Un peuple rude et travailleur

Les habitants de FREYCENET, comme tous les paysans du haut plateau, sont à l'image de leur pays : souvent pauvres, graves, endurcis par le froid, toujours en lutte contre les intempéries et le sol, et malgré tout, acharnés à la besogne (51).

a) Milieu et environnement : les moyens de subsistance

On possède ici des occupations propres, adaptées au climat et au relief.

Le hameau de FREYCENET se trouve à une altitude oscillant autour de mille mètres, sur un plateau où semblent converger tous les vents de la région : la bise du nord, la traverse pluvieuse et le vent du midi. Le temps reste incertain, capricieux en automne et au printemps, amenant de grandes sautes de températures et des gelées tardives ou précoces, fatales aux cultures. Les pluies se transforment très vite en neige fondue et en très fortes giboulées pendant tout avril et mai (52).

C'est un paysage plutôt vert et chatoyant que les touristes de passage découvrent en saison estivale (53), mais les autochtones savent que la belle saison dure peu : les hivers sont longs et rigoureux.

.../...

(50) Viande de veau surtout.
Les bouchers de TENCE passaient une fois par semaine à la "Pierre Plantée" (2 km du village) puis à FREYCENET vers 1920/1930.

(51) "... Là, sur une terre peu fertile ou trop souvent glacée, couverte de pins et de hêtres, vit une population fort pauvre, endurcie au froid par le rude et long hiver..." R. CASALIS "Un siècle de vie protestante"

(52) Liv. Or. Ecl. F.

(53) "... D'ailleurs le pays est tout à fait alpestre, riche, verdoyant, bien arrosé et varie par les bois et les champs, les coteaux, les vallons..." DELETRA : "Journal de ma tournée de prédication dans le Vivarais en 1841" cf. notes (5) et (6) page 5.

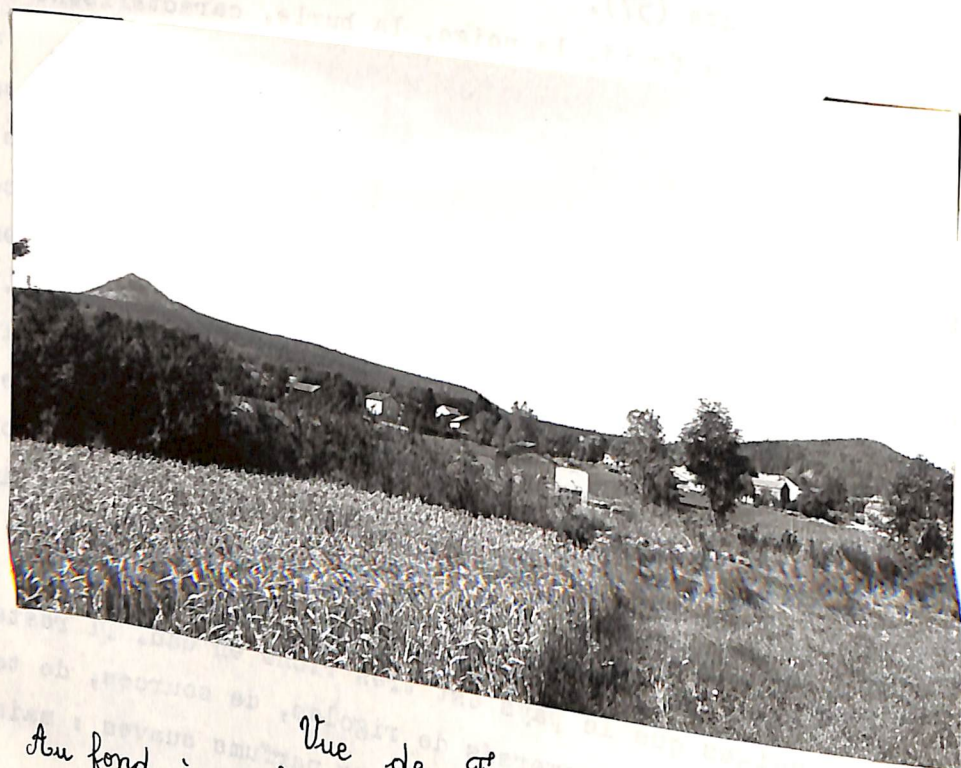
Ils débutent bien souvent en novembre (54) : "La neige tombe en quantité et avec force, elle s'installe pour quelques mois (55) au sol en curieuses congères qui arrêtent la circulation pendant des semaines, et dans l'air, chassé presque horizontalement "la burle", véritable tempête de neige, souffle avec violence" (56). On voit fréquemment des paysans de la région égarés dans la tourmente (57).

Le gel, le froid, la neige, la burle, caractérisent le temps de la plus grande période climatique de l'année : à FREYCENET, on appréhende surtout l'interminable saison hivernale ; les témoins décrivent les longues journées maussades passées dans la grande cuisine assombrie par le givre accolé aux carreaux. Parfois, accumulée au cours de la nuit, une congère de neige grasse bouche l'accès à l'unique porte. Les paysans restent véritablement isolés durant six mois pour un séjour d'hibernation. Il est difficile à des étrangers au pays de pouvoir s'adapter à un tel climat. Aussi la persévérance des pasteurs à demeurer au village fait-elle l'admiration des paroissiens : en août 1912, le conseil presbytéral témoigne à Monsieur le pasteur FREDERICI "sa reconnaissance d'être demeuré vingt-trois années dans cette église au climat si rigoureux" (58).

"On pourrait croire au printemps, alors que persiste la bise et les dernières neiges que le pays est très riche en eau. Il reste des marécages, des prés humides traversés de rigoles, de sources, de torrents où poussent des joncs et aussi des fleurs aux parfums suaves : mais, il semble

.../...

- (54) En 1934, il aurait même neigé sérieusement le 1er septembre (Liv. Or.Ecl.F)
- (55) Souvent jusqu'en mars, avril; Les témoins affirment avoir vécu des hivers sans voir le sol durant six mois.
- (56) Vent du nord qui balaye la neige sur son passage.
- (57) Un homme de FAY fut égaré pendant plusieurs jours durant l'hiver 1952/53 (Liv. Or. Ecl. F.)
- (58) (R.D.C.P.) Délibération du 30 août
Le 23 septembre 1912, on peut lire une autre délibération :
"... il faut que le pasteur loge à FREYCENET où est situé le temple, vu l'extrême difficulté qu'éprouvent les pasteurs de nos églises pour franchir de grandes distances étant donné les hivers longs et rigoureux de notre plateau situé à 1 000 mètres d'altitude".



Vue de Freycenet.
Au fond à gauche : Le Lizieux. Au fond à droite : Le Mounier.

que bien souvent, une saison sèche a vite raison de ces eaux" (59).

On découvre enfin dès le mois de juin, un paysage où la nature est reine : le plateau est couvert de genêts, de bruyère, de prairies, mais aussi criblé de rochers.

Le village repose aux pieds de deux anciens volcans :

- le pic du Lizieux, à une allure bien particulière (60) dont l'altitude atteint 1391 mètres, est arrêté dans une de ses pentes par une table couverte d'un chaos de ces pierres phonolites dont on recouvre les toits (61),
- le Mounier, atteignant 1240 mètres, plus arrondi et couvert de pins courbés par les vents et de pâturages aux herbes dures.

On trouve ici essentiellement deux natures de sol : l'un granitique, l'autre volcanique. " Au nord de la route, c'est une terre arable, légère et peu profonde qui contient beaucoup de sable provenant de l'érosion du granit ; de l'autre côté, c'est une terre grasse, imperméable qui contient de l'argile" (62).

Les prairies situées sur les pentes du Lizieux fournissent une récolte abondante de bon foin. Sur le granit, les prairies produisent peu d'herbe en saison sèche. Par contre, les forêts de pins sont belles et poussent surtout en terrain sciliceux. Les sapins et les épicéas y poussent moins bien, mais font de belles charpentes pour les maisons. On trouve encore les hêtres, les noisetiers et les fayardés.

.../...

- (59) "... les ruisseaux qui ont des allures de torrents baissent terriblement au printemps... et les roues des moulins s'arrêtent et pourrissent faute d'eau..." (Liv. Or. Ecl. F.)
- (60) " Un rocher basaltique à une vingtaine de mètres de hauteur, accolé à la montagne se confond avec elle. Vu du nord ou du sud, il s'en détache en partie : il figure assez bien un personnage assis, les genoux surélevés sur lesquels pourrait être posé un grand livre ou encore un fameux carreau cher à nos grands mères : c'est pourquoi dans le pays, on a surnommé ce rocher "la dentellière".
Dr. L^r MATHIEU "La paroisse de ST VOY DE BONAS".
- (61) Les lauzes, lisses, feuilletées, d'un bleu profond, formant de gros gâteaux sur les flancs du Lizieux.
- (62) Sol volcanique incrusté d'argile. Il a fallu pour rendre ce sol cultivable, arracher au sol, à coups de marre, les blocs de basalte qui l'encombrent. Pour cette raison, on voit dans le paysage de petites murettes édifiées avec ces pierres tirées du sol, délimitant ainsi les prairies en petites parcelles. (Liv. Or. Ecl. F.)

Dans l'ensemble, l'agriculture reste précaire, soumise aux intempéries et les récoltes sont incertaines.

Chaque paysan a son champ de pommes de terre et son champ de seigle qui pousse bien en terrain siliceux ; un peu d'avoine, un peu de blé, divers légumes hâtifs et des raves complètent les cultures.

Il manque encore les prairies artificielles, on voit seuls quelques champs de trèfles et de luzerne (63).

L'élevage reste le principal intérêt de la ferme de par l'étendue des prairies naturelles. On élève surtout des bovins, vaches laitières et veaux de boucherie (64). Mais les bêtes restent cloîtrées durant six mois au moins, nourries de foin et d'un complément de farine et de raves. En mai, elles ne sortent que deux fois par jour pour rentrer l'après-midi et la nuit : ainsi, la qualité de ce maigre troupeau, comptant seulement trois ou quatre vaches, reste médiocre.

La production de lait et notamment la fabrication du beurre et du fromage apportent toutefois une ressource. Chaque ferme du reste, garde dans son cheptel les quelques chèvres dont le lait permet la confection des fameux "chevretons" (65). On élève régulièrement une portée de cochons chers à la subsistance des foyers et faciles à engraisser (66), ainsi que quelques volailles. Si l'on compte parfois un cheval, il s'agit d'un agriculteur plus aisé, voire même un propriétaire. Mais à FREYCENET, la grande majorité des exploitants se compose de fermiers pauvres (67) rassemblant tous leurs efforts pour remettre en valeur des parcelles de terre plutôt arides, asservies à un climat hostile.

.../...

- (63) "... une des principales cultures de notre plateau est la culture fourragère qui, à part quelques parcelles de trèfle violet est surtout constituée par des prairies naturelles..." E. de la M. Janv. 1910
- (64) La race la plus répandue étant la race du Mézenc à robe unie froment foncé, de taille moyenne et à tête fine.
- (65) Fromage de chèvre de la Haute-Loire appelé encore "picodon".
- (66) Avec pommes de terre, choux, carottes.
- (67) Un témoin affirme qu'on ne trouvait seulement que cinq ou six fermes de vingt hectares dans toute la commune de ST JEURES.

b) Le labeur quotidien : les activités saisonnières (68)

La cadence des travaux demeure calquée sur le rythme des saisons : on vit ici essentiellement deux périodes bien distinctes, l'hiver et l'été.

L'hiver est long. Les familles sont réunies dans les habitations pendant six mois. Cette vie recluse, autarcique, monotone, ne prédispose pas forcément à l'inaction totale. Les hommes s'affairent à de petits métiers artisanaux. Ils travaillent essentiellement le bois, fabriquant des objets utiles, des sabots pour toute la famille, des chaises, des rateaux, des manches à faux, des baquets, ou encore des barattes (69). On en profite aussi pour réparer les instruments agricoles (70)

Les femmes confectionnent de la dentelle au carreau : soit elles travaillent en veillée, soit elles se réunissent durant les après-midi (71). La dentelle, récupérée à ST JEURES pour être vendue, constitue une ressource d'appoint vraiment infime (72) : chaque témoin revoit encore l'aïeule de la maison, penchée sur son métier, faisant jouer de ses doigts agiles les fuseaux de bois qui répandent un cliquetis ferme et joyeux. Le travail de la dentelle, bien qu'ayant peu de rapport, est très ordinairement répandu dans toutes les fermes.

C'est aussi durant la période hivernale que les jeunes filles de la maisonnée confectionnent leur trousseau, brochant avec soin les draps et les chemises de toile.

Outre les travaux du bois et de la couture, il faut s'occuper des bêtes : pendant que les hommes disposent la litière de "foin", les femmes assises sur un "escabeau" à trois pieds, pressent les pis gonflés d'où s'échappe le lait.

.../...

(68) Renseignements provenant essentiellement de témoignages oraux.

(69) Récipient en bois dans lequel on bat la crème pour en extraire le beurre.

(70) Charrues, faux, faucilles.

(71) Cf. deuxième partie 3ème alinéa (b)

(72) Les dentellières disparaissent peu à peu après 1914.

On peut lire dans l'Echo de la Montagne en décembre 1923, les souvenirs rapportés par Pierre FERRIER (cf. note (7) page 6).
"... vers la fin de la veillée, la dentellière mesurait son ouvrage à l'aide d'une demi aune tout en réfléchissant à l'emploi de l'argent qu'elle en retirerait. Certes, on n'était pas riche en ce temps-là, l'ouvrage peu payé et le prix de chaque pièce de douze aunes avait, par avance sa destination : l'une devait payer le sucre et le café de la famille, le prix de la deuxième servirait à acheter un nouveau testament au petit garçon ou un recueil de cantiques pour le culte".



Le battage au fléau.

« Les batteurs allongent sur l'aire deux rangées de gerbes, les épis croisés au milieu. On concentre les coups successivement sur chaque gerbe. Le premier tour fait, les batteurs recommencent sur les gerbes retournées, puis sur les gerbes ouvertes et étalées en litière. »

(A. S. H. M. : enquête G. Bollon : « Coutumes et superstitions du Velay Oriental. »)

La fabrication du beurre et du fromage est laissée généralement aux soins de la mère de famille. On bat la crème pendant une ou deux heures dans la baratte pour obtenir le beurre. On fait aussi des "sarrassous" (73) de la "piquette" (74) ou du fromage bleu (75) que l'on vend au marché à TENCE ou à YSSINGEAUX, mais bien souvent, les marchands s'enrichissent aux dépens des paysans. Par la suite, la coopérative du MAZET récupérera le lait directement dans les fermes (76).

Durant l'hiver aussi, on bat les gerbes au fléau dans la grange : dans l'atmosphère, se répand une étrange poussière mêlée à l'odeur aigre de la sueur des batteurs ; c'est là un travail long, pénible que le battage au fléau ! (77)

Une habitude de la ferme revient chaque année dans les périodes de gel, courant janvier, février : c'est la "tuaille" qui marque un temps fort dans le rythme lent de l'hiver et constitue une véritable fête de famille. On sacrifie ce jour-là le porc que l'on a engraisé durant l'année : on attache l'animal en maintenant bien le museau et on le saigne sans pitié (78). Dans le village alors, résonnent les cris terribles de la bête qu'on égorge. La hâche ensuite tranche la tête inoffensive du cochon ; c'est alors qu'on transporte le corps inerte, ensanglanté sur le "baillard" (79) jusqu'à l'endroit où sera brûlée la soie. Lavé, bien brossé, couché dans l'étable sur un lit de paille, l'animal est dépecé par des mains habiles (80). On prépare enfin les différents morceaux : on hâche la viande en menues parties pour la préparation des saucisses ; on met de côté le lard, le jambon, les côtes, les os que l'on salera quelques jours plus tard. Pendant ce temps, les femmes s'affairent dans la buée qui sort de la chaudière allumée. Dans un linge, elles font cuire les boudins, dans un baquet, elles lavent les boyaux. Toute la famille est mobilisée ; les enfants ce jour-là,

.../...

(73) Petit lait et eau bouillante. On ferme cette préparation dans un sac pendu pour la laisser égoutter.

(74) Lait caillé et sarrassou.

(75) Caillé et ferment (poudre) puis on égoutte pour obtenir la lita et le fromage à venir : salé, il est conservé un à deux mois.

(76) A partir de 1930. Il semble, d'après témoignages, que les protestants du plateau soient restés méfiants devant le phénomène collectiviste des coopératives au début de leur création ; cette réaction dénote sans doute un esprit individualisé très poussé.

(77) Il semblerait que l'on ait battu au fléau jusque vers 1920/1930

(78) Avec un grand couteau appelé le "seignar"

(79) Sorte d'échelle sur laquelle on transporte horizontalement le porc

(80) Il y a les tueurs et les dépeceurs.

ont déserté l'école. On a invité nombre de parents, parfois éloignés et tous attendent le moment de se mettre à table pour la fameuse "ripaille" (81) : c'est un véritable banquet. Les femmes ont préparé la "fricassée" (82) qui embaume l'air et on a sorti le vin sur la grande table. On sait du reste que la nourriture sera abondante et consistante pour les jours à venir.

Mis à part le porc que l'on engraisse pour la consommation familiale, il faut vendre au marché les veaux de boucherie. Les foires et les marchés constituant alors une sortie importante, bien qu'en hiver, de tels déplacements soient une véritable expédition. Au début du siècle, les paysans de FREYCENET se rendent à TENCE ou à YSSINGEAUX (83). Il n'est pas aisé de s'aventurer sur les routes en voiture à cheval (84), dans la burle et dans le froid (85). On prend pourtant ce risque : on charge les bestiaux dans le tombereau et on part de bon matin. Les femmes accompagnent leur mari. Elles en profiteront pour faire des provisions en ville et aller voir le percepteur ou le médecin. Les enfants par contre, restent à la ferme.

Les anciens témoignent de l'enthousiasme que provoquent ces ambiances de foire ! Les écuries sont pleines de chevaux qui tractent les voitures ; la place remplie de bestiaux, retentissant du cri des cochons que l'on pèse et de la forte voix des paysans qui marchandent ; les bistrots encombrés par ceux qui vont se réchauffer en mangeant un bouillon chaud ou un morceau de lard. On est heureux de rencontrer des cousins ou des amis et l'on accepte volontiers quelques verres de vin en trop ; qu'importe, le cheval connaît le chemin ! On se rend, la nuit tombée, alors qu'il reste encore des bêtes à vendre.

Les foires et les marchés constituent un véritable lieu de relations sociales et l'on abandonne pour une journée l'isolement de sa vie calfeutrée.

.../...

(81) Le repas qui suit la tuaille.

(82) Un morceau de graisse, de boudin, de foie, de mou, un petit morceau de filet ou la coiffe du cochon. Le tout additionné de pommes de terre frites à la poêle. On porte généralement une fricassée aux voisins, notamment à l'instituteur ou au pasteur qui ne possèdent pas de porc.

(83) TENCE environ 10 km de FREYCENET ; YSSINGEAUX environ 15 km de F.

(84) Certains paysans moins bien lotis conduisent leurs bêtes à pied.

(85) Les routes encombrées de neige sont souvent coupées par des congères. Il n'y a pas de chasse-neige à cette époque : on se sert régulièrement de la trace que le traîneau du marchand de beurre a fait le matin tôt.



L'affûtage des faux. (Liv. or Ecl. F.)

Pendant cette longue période hivernale, les occupations ne sont pas toujours suffisantes et de bon rapport : on voit des pères de famille et des fils aînés partir travailler dans les mines à SAINT-ETIENNE, le balluchon sur l'épaule, pour compléter le revenu du foyer.

Dès le mois d'avril ou mai, ils reviennent pour travailler aux champs ; toute la famille est mobilisée, hommes, femmes, jeunes et vieux. Se succèdent alors les semailles d'avoine, de froment, la plantation de pommes de terre ; au début mai, les soins du jardin.

Les enfants, dès la sortie des classes "partent garder" (86) à partir d'avril et mai, dès que la réserve de foin est terminée, réserve qu'il faut dès fin juin songer à renouveler et c'est là le gros travail de la région que l'unique fenaison de l'année, qui occupe durant tout juillet si le temps a été privilégié (87).

La moisson occupe le mois d'août et l'arrachage des pommes de terre, le mois de septembre : c'est la période active ! Le soleil guide les travaux : on part dès cinq heures du matin (88). Les femmes conduisent les bêtes attelées au tombereau. Il n'est pas rare d'employer lors des fauchaisons et des moissons, des ouvriers agricoles journaliers qui complètent la main d'oeuvre : ce sont de pauvres gens que l'on paye peu (89). Le travail des champs reste à cette époque fort laborieux ; tout se fait à la main :

On fauche à la grand faux ; on hisse le foin sec dans le char avec une fourche en fer ; lors des moissons, les ouvriers portent la faucille gainée d'un bâton. Les labours se font à l'araire avec un soc en métal (90) alors que l'attelage se compose de deux vaches et plus rarement d'un cheval. On voit, lors des semailles, les paysans lancer à la volée le grain (91) et faire avec l'araire une raie peu profonde afin de recouvrir ce dernier et c'est encore avec la fourche que l'on étend le fumier sur la terre (92).

.../...

(86) Dans les familles nombreuses, on loue les enfants dans les fermes plus aisées pour garder le troupeau.

(87) (Liv. Or Ecl. F.)

(88) Etant enfants, les témoins ont entendu dire que leurs parents les portaient endormis dans le tombereau pour aller aux champs.

(89) 3 Francs la journée avant 1914 ; 4 Francs après 1917. En montagne ces ouvriers étaient payés davantage.

(90) La charrue creusait plus profondément, mais au début du siècle, elle était munie de deux mancherons et sans brabant : T.

(91) avec la semière : caisse en bois et fer attachée par une courroie de cuir passant sur l'épaule : cette caisse épousait la forme de la hanche.

(92) Renseignements sur l'agriculture, proviennent aussi d'une enquête faite par G. BOLLON "Coutumes et superstitions du Velay oriental" (Annales du Centre Régional de Documentation Pédagogique de Clermont-Fd) 1978 Collection Documents régionaux (A.S.H.M.)

Tous ces travaux sont longs, minutieux et demandent la participation active de chacun : l'exploitation agricole demeure au village une véritable entreprise familiale (93).

Lorsque commence le ramassage des récoltes d'automne (94) et que les hommes font les provisions de feuilles de fayard et de bois de chauffage, on sait que le labeur du dehors prend fin et que la période active s'arrête. Le cycle des saisons reprend son rythme et déjà, on se prépare à l'hivernage.

Un intermède cependant coupe régulièrement les activités paysannes des protestants de FREYCENET : le dimanche, on ne travaille pas. On respecte strictement ce jour de repos. Seuls les travaux nécessaires sont effectués : donner à manger aux bêtes, préparer les repas familiaux. Mais dans la plupart des fermes, on cuit deux chaudières le samedi pour ne pas avoir à le faire le lendemain. C'est ainsi qu'en été, tous les travaux des champs sont laissés en suspens (95). Certains vont jusqu'à faire leur toilette personnelle le samedi. Dans aucun foyer on ne voit les femmes tricoter, broder ou faire de la dentelle. Le dimanche on n'entreprend rien ; on respecte la religion. Dieu n'a-t-il pas dit : " Tu travailleras six jours et le septième, tu te reposeras ?" (96)

.../...

(93) Il semble que les machines agricoles soient arrivées tard : on pense que les tracteurs ne se sont répandus qu'après 1940. On se souvient à ST JEURES d'un paysan qui fut le premier à faucher à la machine ; c'était une curiosité pour tous ; ce devait être vers 1950.

(94) Betteraves fourragères, raves, choux, choux raves, carottes longues (pour porcs et vaches), navets, récoltes au jardin potager.

(95) T. : " A ST JEURES, il semble que l'on soit moins respectueux du dimanche. Certains peuvent demander au curé la permission d'aller travailler aux champs ce jour-là, moyennant une somme au curé qui a concédé la faveur".

(96) T.



Le ramassage du bois en automne.
(Liv. or. Ecl. F.)

c) Le devenir des enfants (97)

A la fin du XIXe et au début du XXe siècle, rares sont les jeunes gens qui quittent définitivement le village pour s'installer en ville. L'émigration débutera après la première guerre mondiale et prendra véritablement de l'ampleur après 1940. Si, comme nous le savons, certains aînés partent travailler dans les mines ou les chemins de fer, cela ne dure qu'une saison. Dès le mois de mai, le travail de la ferme réclame des bras forts et les garçons réintègrent leur foyer. Les cadets qui restent au village durant l'hiver sont employés au déblayage de la neige. Ils opèrent sur les routes principales avec les ponts et chaussées, et comme les autres hommes, ils vaquent aux travaux quotidiens, s'occupant des bêtes, travaillant le bois au coin de la cheminée. Les perspectives d'avenir restent maigres pour les enfants, d'autant que le cercle familial encore fort et influent (98) n'incite pas à l'éloignement : peu de garçons partent en apprentissage à l'extérieur, seules quelques jeunes filles se décident à aller acquérir une formation de couturière.

L'hiver, la plupart d'entre elles restent au foyer, aidant la mère de famille dans les tâches ménagères. L'hiver c'est aussi la période durant laquelle les enfants peuvent fréquenter l'école, car dès le mois d'avril, ils sont "placés" dans les fermes des alentours; les familles sont trop nombreuses et les domaines trop modestes pour pouvoir nourrir toute la progéniture : les garçons sont loués comme berger ou comme vacher dès l'âge de treize ou quatorze ans, alors que les filles sont embauchées comme servantes ; il arrive aussi que certaines soient obligées de partir en placement dans une famille urbaine.

Les enfants se destinent essentiellement au métier de paysan. On réserve en principe la succession de la ferme au fils aîné, les suivants recevant comme équivalent une somme d'argent que les parents ont économisé dans l'éventualité d'un mariage. Les célibataires demeurent alors dans le foyer d'origine prêtant main forte pour combler le prix de leur pension. Une telle structure favorise forcément les petites exploitations (99).

.../...

(97) Les renseignements concernant ce chapitre proviennent uniquement de témoignages. Les informations sur ce sujet, si elles sont peu abondantes prouvent combien l'avenir des enfants reste fermé et offre peu de débouchés.

(98) Cf. deuxième partie - 1er alinéa.

(99) Peu de renseignements sur l'Héritage familial.

Mais si la vie de paysan est difficile et peu rentable, du moins, on a pris l'habitude d'une existence modeste et on ne pense pas encore à chercher une situation meilleure à l'extérieur ; on est attaché à sa terre, aux traditions ancestrales, aux siens, et le jeu de la succession familiale préserve encore ces liens.

Bien que les jeunes restent au pays, ils n'en acquièrent pas moins un niveau d'instruction important qui bientôt leur ouvrira de nouveaux horizons (IOO).

3 - Un peuple instruit

Un trait caractéristique marque l'éducation de la communauté protestante : les réformés de FREYCENET bien qu'étant de rudes travailleurs de force, savent consacrer le temps nécessaire à l'instruction.

a) De nombreux exemples le prouvent :

Les protestants tiennent à l'instruction. On fréquente régulièrement l'école de Toussaint jusqu'au mois d'Avril, et ce, jusqu'à ce que l'on obtienne le certificat d'études : ce qui explique qu'il y ait parfois au fond de la classe, de grands élèves qui auraient passé l'âge de l'examen mais qui persévèrent encore dans le but de l'obtenir. Rares sont les enfants qui quittent l'école sans avoir décroché le diplôme (IOI).

Au début du siècle, on compte à FREYCENET une soixantaine d'élèves répartis également en deux classes séparant garçons et filles. L'enseignement, faute de salle appropriée, se fait encore dans la maison du maître ou dans une écurie, mais il n'en est pas moins bien suivi : on est avide d'apprendre. Tout le monde sait lire au village ; on emprunte à la bibliothèque du temple (IO2) des livres que l'on dévore le soir,

.../...

- (IOO) "... en tant que fonctionnaire, la région fournit beaucoup d'insti- tituteurs,... pour deux raisons : en premier lieu, les études néces- saires sont à la portée de la bourse de nos montagnards, et ensuite, cela leur permet de garder leurs enfants près d'eux..."
Pierre FERRIER : cF. note (7) page 6. E. de la M. septembre 1927.
- (IOI) Au début du siècle, les témoignages prouvent que tout le monde au village a son certificat d'études.
- (IO2) "Le conseil s'est entretenu ensuite de la bibliothèque de l'église qui se constitue grâce à des dons de la société FRANKLIN... Il décide d'établir des statuts pour la bibliothèque et de nommer un nouveau bibliothécaire. Ce dernier sera chargé de tenir en ordre les livres, d'inscrire les sorties et les rentrées, et de percevoir 3 francs par an auprès des abonnés de la bibliothèque".
Délibération du 30 novembre 1923 (R.D.C.P.)

à la veillée. Dans chaque foyer, on reçoit régulièrement et gratuitement plusieurs journaux religieux (IO3) qui dispensent à la fois des informations à l'échelon paroissial, mais aussi à l'échelon mondial (IO4). On peut lire lors de la fondation de l'Echo de la Montagne, un article vantant l'utilité de la presse : "... la presse de nos jours est une puissance, pourquoi ne pas l'utiliser dans le ministère évangélique ?" (IO5) Ces nombreux journaux donnent une ouverture d'esprit sur les événements extérieurs. Ils apportent aussi une possibilité de réflexion sur certains thèmes et sujets de méditations (IO6).

Nombreux sont les témoignages qui rendent compte du niveau d'instruction du peuple protestant : c'est ainsi qu'au début du siècle, remplissant leur devoir militaire, les jeunes réformés de FREYCENET sont étonnés de rencontrer un si grand nombre d'illettrés (IO7). Cette différence de niveau est aussi fortement ressentie entre catholiques et protestants. Au conseil municipal de ST JEURES, on remarque une infériorité intellectuelle certaine chez les conseillers catholiques (IO8). On s'adresse au curé ou au receveur des postes pour faire sa correspondance que l'on signe d'une croix (IO9). Il est bien difficile de trouver en 1944 (II0) une secrétaire de mairie ayant son certificat d'études.

Chez les protestants, il semble du reste que l'on s'intéresse beaucoup à l'histoire de sa religion. On s'informe de tout, participant à toutes sortes de réunions organisées dans l'enceinte du temple (III).

.../...

- (IO3) "Le Huguenot", "Le relèvement", "L'Ami des missions"...etc...
- (IO4) Article sur le naufrage du Titanic dans l'Echo de la Montagne - Mai 1912
- (IO5) En 1909.
- (IO6) "...Nous espérons commencer prochainement l'étude suivie et régulière d'un livre de la bible. Des personnes pourront demander des explications sur des passages qu'elles n'auraient pas compris en adressant la question à la rédaction du journal et en la signant".
E. de la M. 1909 - 1916
- (IO7) On ne côtoie à FREYCENET que des personnes sachant lire et écrire.
- (IO8) T.
- (IO9) En 1906, les conseillers presbytéraux de FREYCENET signent tous sur le registre de délibération.
- (II0) Date à laquelle le premier maire protestant de la commune est élu :
cf. quatrième partie - 1er alinéa (b).
- (III) Cf. troisième partie - 1er alinéa (b).

b) Comment explique-t-on ce niveau d'instruction ?

Le désir d'apprendre reste essentiellement lié à l'histoire de la minorité réformée : "... Jusqu'au XIXe siècle, il n'y avait et ne pouvait y avoir dans les campagnes Françaises d'autres écoles primaires que les écoles catholiques. Pour échapper à l'ignorance totale, il fallait que les protestants réunissent leurs enfants au mépris de la loi, sous la direction de maîtres improvisés (II2)... Malgré d'immenses difficultés, ces instituteurs sans préparation avaient réussi à donner à une partie de ce peuple les moyens de lire la bible... On a aujourd'hui sur le plateau un niveau scolaire plus élevé que dans beaucoup d'autres régions plus riches. Mais, il faut chercher plus profondément encore la source du besoin d'instruction qui permit ce progrès. Cette source est dans le désir de lire et de comprendre la parole de Dieu, dans cet amour de la lumière et de la vérité que la religion évangélique éveille au coeur de chaque croyant (II3). Un témoignage émouvant le fera sentir : "Un vieillard raconte que son père passait des heures d'hiver dans une maison amie. Là, cet écolier déjà âgé épelait comme un enfant les syllabes du livre saint, la leçon terminée, le maître, un cultivateur instruit, prédicateur à l'occasion, s'entretenait avec son élève des choses de Dieu..." (II4).

Le désir de s'instruire reste alors directement lié à l'attachement et à l'amour que les protestants ont de leur religion : c'est, en même temps qu'un moyen de maintenir sa foi, un moyen de s'identifier en tant que peuple minoritaire mais résistant. Un tel enseignement reste largement entretenu par le cercle familial (II5) comme en témoigne un article de l'Echo de la Montagne en septembre 1924 : " Je vous prie de croire que l'instruction n'y (II6) est pas un vain mot, les habitants peuvent être fiers. Un inspecteur primaire disait un jour : "Si je ne viens pas souvent dans cette région, c'est que chaque père de famille est lui-même un inspecteur" (II7).

.../...

- (II2) "Ces maîtres se faisaient agréer par les parents, puis rassemblaient les enfants d'un hameau. Lorsqu'il fallait se cacher, on allait dans les bois. Lorsque la tolérance vint, on se rassembla dans quelques cuisines." (Roger CASALIS : "Un siècle de vie protestante")
- (II3) Les protestants, lors des persécutions, ne pouvaient tenir les réunions religieuses interdites par la loi : ils se rattachaient alors à leur seul lien spirituel, la bible.
- (II4) R. CASALIS : "Un siècle de vie protestante"
- (II5) Cf. deuxième partie - Ier alinéa (b)
- (II6) Sur le plateau
- (II7) E. de la M. 1917/1929 : Article "En cheminant en pays cévenol" écrit par Pierre FERRIER cf. note (I) page 5.

Les protestants, bien qu'ayant maintenu un enseignement régulier en vase clos, se sont vite rendus compte qu'une organisation scolaire était nécessaire. Il fallait créer un enseignement primaire et former de vrais instituteurs : le consistoire de ST VOY dès sa fondation (II8) reçoit l'autorisation légale d'organiser l'instruction primaire des protestants (II9), l'accord d'une subvention officielle ayant été obtenu. On envoie un jeune homme (I20) en formation à l'Ecole Normale. Dès son retour, il ouvre une école au CHAMBON (I2I) et forme des instituteurs. L'élan est donné : l'instruction progresse rapidement ainsi que les écoles et les nominations d'instituteurs subventionnés par l'état (I22).

Il semble que le plateau protestant se soit constitué en véritable pépinière d'instituteurs. Dans chaque famille, on trouve bientôt un enfant qui enseigne (I23).

Bien que très répandu, l'enseignement reste de qualité. Les témoins comparent leur niveau intellectuel à celui de la communauté catholique : les catholiques sont bien moins instruits à cette époque car ils fréquentent les écoles libres dans lesquelles, pense-t-on, la religion prend le pas sur l'instruction ; le catéchisme, la prière, le chapelet ne laissent guère de place à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. A FREYCENET l'éducation religieuse se fait en dehors de la vie scolaire (I24).

.../...

- (II8) Le 23 juin 1805, le consistoire de ST VOY est constitué : il comprend les communes des VASTRES, de CHAMPCLAUZE, d'ARAULES, de ST JEURES.
- (II9) Etienne ADHERAN, pasteur chargé de la section de TENCE en 1825, adresse en 1828 une lettre au conseiller royal de l'instruction primaire pour remédier à la situation des écoles protestantes. Dans les collèges "... Il y a une école normale mixte par département. Dans les collèges royaux dès qu'il y a huit élèves protestants, ils ont droit à un aumônier". (R. CASALIS : "Un siècle de vie protestante")
- (I20) Jean CHARRIER.
- (I2I) DELETRA en 1841, visite l'école du CHAMBON : "...Les enfants... n'ont pour toute lecture que des tableaux et le nouveau testament. . toutes les écoles que j'ai vues jusqu'à présent sont protestantes, cela résulte de la liberté d'enseignement qui règne en France". (En 1833, GUIZOT fait voter la loi organisant l'instruction primaire "Journal de ma tournée de prédication dans le Vivarais en 1841" cf. notes (5) et (6) page 5.
- (I22) renseignements tirés de "Un siècle de vie protestante"
- (I23) T. : "La directrice de l'école ménagère du MAZET fut surprise en arrivant sur le plateau, par le grand nombre d'instituteurs".
- (I24) Cf. troisième partie - 1er alinéa (b)

L'étude que nous venons d'aborder a permis de tracer un premier portrait des protestants de FREYCENET : c'est un peuple aux apparences plutôt grossières, dont l'existence close, rudimentaire et laborieuse cache un réseau d'identité et de valeurs, une vie profonde aussi, faite d'habitudes, d'inter-relations et d'amitié.